

CLARISSE SABARD

Le Jardin de l'oubli

ROMAN

PRIX
DES
LECTRICES


CHARLESTON

L'auteure qui a conquis
200 000 lecteurs


CHARLESTON
POCHE

CLARISSE SABARD

LE JARDIN DE L'OUBLI

1910. La jeune Agathe, repasseuse, fait la connaissance de la Belle Otero, célèbre danseuse, dans la villa dans laquelle elle est employée. Une rencontre qui va bouleverser sa vie, deux destins liés à jamais par le poids d'un secret.

Un siècle plus tard, Faustine, journaliste qui se remet tout juste d'une dépression, se rend dans l'arrière-pays niçois afin d'écrire un article sur la Belle-Époque. Sa grand-tante va lui révéler l'histoire d'Agathe, leur aïeule hors du commun. En plongeant dans les secrets de sa famille, la jeune femme va remettre en question son avenir. Et la présence du ténébreux mais très secret Sébastien y est également pour quelque chose...

Clarisse Sabard est née en 1984 dans une petite ville située en plein cœur du Berry. Après un bac littéraire, elle s'oriente vers le commerce. Un AVC la rattrape et elle décide de réaliser enfin son rêve : écrire. Passionnée de littérature et de voyages, elle vit aujourd'hui à Nice et se consacre à l'écriture. Son premier roman, *Les Lettres de Rose*, a reçu le Prix du Livre Romantique en 2016. Elle est également l'auteure de *La Plage de la mariée*, *La Vie est belle et drôle à la fois*, *La Vie a plus d'imagination que nous* et *Ceux qui voulaient voir la mer*, aux éditions Charleston.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-499-4



9 782368 124994

8,90 euros
Prix TTC France
Rayon : Littérature générale


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LE JARDIN
DE L'OUBLI

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019
10 place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-499-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@ Lilly Charleston) !

Clarisse Sabard

LE JARDIN
DE L'OUBLI

Roman


CHARLESTON
POCHE

*À Aurélia : à toutes ces choses que nous
avons vécues depuis plus de dix ans
et aux pages futures de notre amitié.*

*À Élise, mon porte-bonheur
qui fait des cœurs avec les doigts.*

« *J'ai été l'esclave de mes passions,
jamais d'un homme.* »

Caroline Otero, *Mémoires*

« *Celui qui veut voir l'arc-en-ciel
doit apprendre à aimer la pluie.* »

Paulo Coelho

PROLOGUE

L' aurore nimbait le ciel de couleurs pastel. Les tons de rose et de bleu s'entremêlaient. Les premières lueurs du soleil ne tarderaient pas à remplir l'horizon, le disque d'or émergeant lentement de la mer, au loin.

Comme tout était calme, en ces premières heures du petit jour ! Derrière les fenêtres à clapets encore closes, des familles s'apprêtaient à débiter une nouvelle journée de labeur ; ouvrir les boutiques pour les uns, partir travailler au port ou dans des bureaux pour d'autres, rentrer tard, souper et recommencer. Bientôt, poissonniers et marchands de fleurs envahiraient la place du marché.

La vie n'était pas facile, il fallait trimer pour gagner sa croûte et espérer se faire une place, mais on faisait avec et si le temps avait été propice à l'introspection, personne ne se serait considéré comme malheureux.

Cela aurait pu rester son quotidien, si seulement elle avait suivi le chemin tout tracé. Mais dans quelques heures, elle serait déjà loin d'ici, abandonnant avec l'enfant ses dernières illusions et l'insouciance, disparues, envolées à tout jamais.

L'âme brisée. Le cœur meurtri d'une blessure à vif, une plaie béante et insondable. C'est ce que toute mère aurait dû ressentir. Mais elle ne parvenait pas à éprouver la moindre peine, le moindre remords. Elle savait qu'elle avait pris la bonne décision pour l'enfant, cette petite chose rouge et fripée qui était sortie brillante de son ventre, comme pour attirer davantage son attention. *J'existe ! Regarde-moi !* aurait tout aussi bien pu hurler le bébé, en balançant dans les airs ses petits poings rageurs. C'était pourtant l'indifférence qui avait alors cerné son être. Elle n'était pas faite pour être mère, c'était ainsi. Peut-être que le temps des regrets finirait par venir, mais elle n'en était même pas convaincue. Ce n'était pas comme si elle laissait le bébé sur les marches de la première église venue ! Ce n'était pas non plus un acte de lâcheté ; au contraire, elle permettait ainsi à l'enfant de grandir dans un milieu certes modeste, mais confortable et rassurant.

En silence, elle avala un morceau de pain et un fruit, ses maigres affaires rassemblées dans la besace, à ses pieds. Sans doute mue par un instinct de dernière minute, elle réprima une envie soudaine d'entrer dans la chambre et de se pencher une dernière fois sur le berceau dans lequel dormait paisiblement l'enfant. Cela n'aurait servi à rien. Elle devait partir au plus vite. Elle devait le faire tant que toute la maisonnée était encore

endormie, sinon on essaierait de la faire changer d'avis. Encore que cela ne risquait pas de se produire, mais elle redoutait que le déclic n'arrive tout à coup, la surprenant avec une violence telle qu'il ferait faillir tous ses plans. Elle redressa vaillamment la tête, menton en avant, comme pour afficher davantage sa volonté, et resserra la ceinture de sa robe marron un peu élimée par le temps.

Escarpins à la main, elle s'empara de ses effets personnels et se dirigea vers la porte, sur la pointe des pieds. Elle embrassa la pièce du regard afin de vérifier qu'elle n'avait rien oublié et, sur un coup de tête, détacha la fine chaîne qu'elle portait autour du cou pour la laisser bien en évidence, sur la table où la famille prenait ses repas. Un cadeau de dédommagement, en quelque sorte, pour la nouvelle bouche à nourrir. Rassérénée par son geste, les épaules délestées d'un poids dont elle n'avait pas pris conscience jusque-là, elle quitta le tranquille appartement et attendit d'avoir dévalé les marches abruptes du vieil immeuble pour se chausser.

Dehors, ses talons battaient le pavé dans le dédale des ruelles chargées d'histoire. Sans les voir, elle passa sous les cordes à linge tendues entre les façades grises et rapprochées, puis remonta un escalier de pierre qui la fit émerger sur une plus large artère. Là, elle s'engouffra dans un trolleybus et regarda défiler les platanes verdoyants de l'avenue de la gare. Elle en descendit au bout de quelques minutes, non loin de la gare de chemin de fer, et parcourut à pied les quelques mètres restants de l'avenue Thiers. Il faisait déjà très chaud,

le soleil était haut au-dessus des palmiers. La ville était écrasée sous une chaleur lourde et immobile depuis plusieurs jours. Elle passa le dos de sa main libre sur son front, où perlaient quelques gouttes de sueur, et avisa la gare. L'heure du nouveau départ approchait. Elle se sentait prête à tout recommencer ailleurs, à effacer tant bien que mal le passé et les drames. Le voyage serait long, la reconstruction difficile, mais nécessaire. Cette région ne ferait plus partie de sa vie.

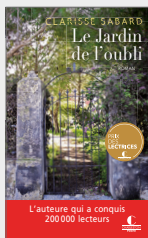
Bien sûr, elle pouvait encore renoncer, faire demi-tour, se précipiter et récupérer l'enfant. Elle secoua la tête, pour chasser le doute et la culpabilité. Qu'on la déteste, qu'on la haïsse, qu'on la méprise si on voulait ; elle avait agi en accord avec elle-même, pour le bien-être d'une pauvre âme innocente. Oui, c'était bien là le principal. Il y avait assez de malheureux sur Terre sans ce bébé, dont la mère ne serait jamais capable de l'aimer comme étant son propre enfant. Déterminée, elle se jura de toujours se raccrocher à cette idée pour avancer.

Alléchée par l'odeur, elle fut tentée d'acheter une part de socca, une galette à base de farine de pois chiche, à un vendeur ambulant, puis se ravisa : elle avait de quoi déjeuner, après tout. Il lui faudrait économiser jusqu'à trouver une nouvelle place.

Elle pénétra dans le hall étonnamment frais de la gare, magnifique édifice érigé dans les années 1860. Une heure plus tard, sans se retourner, elle s'installa sur la banquette en cuir de seconde classe qui lui avait été attribuée et la locomotive se mit en branle, crachant sa vapeur.

Peu à peu, alors que le train avançait, elle se laissa emplir par la douce certitude que, désormais, sa vie lui appartenait. Elle filait vers son destin, là où rien ni personne ne pourrait plus l'entraver.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Le Jardin de l'oubli
Clarisse Sabard



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON